

pour former des complots ensemble. Une partie de ces troupes parcourt les provinces pour assurer la perception des impôts; le reste est toujours autour du despote, et lui sert de garde. Chaque homme reçoit un logement, des armes, un habit, un cheval, quelque argent, et un territoire qu'il cultive ou fait cultiver. Dans la saison convenable on lui fournit des bœufs pour ses labours.

Cette armée de quatorze à quinze mille hommes, quoique assez mal organisée, est plus que suffisante pour contenir des peuplades, sans cesse divisées, dans la soumission, ou pour les y faire entrer lorsqu'elles s'en sont écartées. Si les circonstances exigeaient des efforts extraordinaires, s'il fallait repousser un ennemi étranger, et surtout un ennemi chrétien, on aurait d'autres forces à lui opposer.

Les Chulouhs sont naturellement très-intrépides. Ils bravent le fer et le feu avec une audace singulière; mais le danger qu'il y aurait à les aguerrir empêche de les employer. S'est-il offert des occasions où leur secours soit devenu indispensable, on a toujours abrégé leur service le plus qu'il a été possible. Le gouvernement a trouvé plus prudent d'en exiger des approvisionnements.

Cette défiance ne s'étend pas aux Maures. Au premier ordre chacune des provinces fait marcher un nombre d'hommes proportionné à son

étendue, à sa population, à sa richesse. Comme il n'y a pas dans le pays un seul individu qui n'ait un fusil, un sabre, un cheval, ce renfort est bientôt en route. Un des grands inconvéniens de ces milices, c'est qu'elles ne restent jamais sous les drapeaux au temps des semences, au temps des récoltes.

Il y a peu d'infanterie à Maroc, et elle y est sans considération et sans instruction. Tous les égards sont pour la cavalerie, et c'est en elle qu'on espère. Les hommes et leurs coursiers sont en état de résister à la faim, à la soif, à la fatigue. Ce serait une troupe redoutable si l'on savait la faire combattre en masse.

Les sabres et les fusils sont fabriqués dans l'empire avec le fer d'Espagne, et c'est aussi avec le soufre venu de quelques autres contrées de l'Europe que s'y fait la poudre. Ce qu'on y voit de canons et de mortiers ont été achetés ou reçus en présent. La fonte de ces dernières armes y fut essayée il y a quelques années. On l'abandonna, et nous en ignorons les raisons.

Ce qui est généralement connu, c'est que la Mauritanie n'eut jamais de navigation. Un art si compliqué ne pouvait pas être pratiqué par des sauvages. Les Arabes, qui depuis le huitième jusqu'au quatorzième siècle passaient d'Afrique en Espagne et d'Espagne en Afrique, n'avaient besoin pour ce court trajet que de barques grossièrement construites. Lorsque les expéditions de

ce peuple entreprenant cessèrent, les Portugais s'emparèrent de toutes les rades du pays qui offraient quelque sûreté. Les troubles civils qui le bouleversèrent sans interruption, à l'époque où ces conquérans se dégoûtèrent de leurs acquisitions, ne permirent pas à ses habitans de s'occuper d'autre chose que de leurs dissensions. Ce ne fut que vers l'an 1680 qu'à l'exemple des autres Barbaresques, ils s'avisèrent de devenir corsaires.

Les premiers armemens se firent aux dépens et au profit du souverain. Ses sujets désirèrent prendre part à ce brigandage, et il le permit à condition qu'on livrerait au fisc le dixième de tout le butin. Au commencement de son règne Mohammed jugea qu'il lui convenait de redonner à la couronne la totalité de ces profits, et il fut défendu aux particuliers d'entreprendre désormais la course. Elle est presque entièrement tombée depuis que ce prince a fait la paix avec toutes ou la plupart des nations chrétiennes.

Il fut toujours très-difficile, et il le sera toujours à Maroc, privé par la nature de ce qu'il faut pour la construction, pour l'armement, pour l'équipement des vaisseaux, d'avoir une marine de quelque importance. Au temps où nous écrivons elle se réduit à dix ou douze galiotes et à quatre ou cinq frégates portant un petit nombre de canons de six livres de balles. Tous ces bâtimens sont sans proportions et

hors d'état de porter la voile dans les gros temps. Il n'y a que ceux qui ont été radoubés et comme refondus dans les chantiers étrangers qui puissent tenir la mer dans toutes les saisons.

Les équipages ne valent pas mieux que les navires. Comme l'état n'a pas un seul bateau pour son commerce, on peut assurer qu'il n'a pas un seul navigateur. Aucun individu ne s'y est familiarisé avec l'élément des tempêtes. Des matelots mal nourris et mal payés, des pilotes sans expérience et sans connaissances, des officiers qui répondent des événemens sur leur tête et sur leur fortune, tous sortent des ports avec répugnance, évitent avec soin les engagements, et abrègent les croisières le plus qu'il est possible. Le but unique de tant de malheureux est d'endormir ou de tromper leur despote. L'honneur et le devoir n'entrent jamais dans le calcul de ces esclaves.

La politique de Maroc n'est ni étendue ni compliquée. Cette puissance ne pense ni ne doit penser à s'étendre. Au sud, la Nigritie, remplie de sables, presque déserte, partagée en faibles peuplades, ne saurait ni tenter l'ambition de l'empire ni lui causer le moindre ombrage. Au nord, il pourrait devenir dangereux d'attaquer Alger; mais cette tyrannique aristocratie est de son côté trop occupée du soin de contenir ou de réprimer ses sujets toujours mécontents pour songer à des conquêtes. Les défiances que la jalousie

fera naître de loin à loin entre les deux voisins seront terminées à l'avenir comme elles l'ont été par le passé, sans effusion de sang.

Ceux qui soupçonneraient les Ottomans d'être mal disposés pour Maroc et de chercher les occasions de lui causer des embarras, seraient dans l'erreur. Les chérifs, il est vrai, se croient ou se disent issus de Mahomet par les femmes, et cette opinion les enhardit à se regarder comme les successeurs des califes, comme les chefs du culte musulman. Le grand-seigneur a le même orgueil, sans que des prétentions si opposées excitent entre eux aucun trouble. Dans leur correspondance, qui est très-suivie, ils traitent avec une égalité entière, et ils cimentent une harmonie si heureuse par les dons qu'ils se font réciproquement.

La conduite de Maroc avec les nations commerçantes de l'Europe est toute tracée. Qu'il soit fidèle aux engagements plus ou moins anciennement contractés, et aucune d'elles ne les violera. La même avarice qui leur a fait acheter la sûreté de leur pavillon les empêchera de provoquer des hostilités. Chez ces peuples avides l'honneur n'est rien auprès des richesses. Les lumières qu'ils ont et dont ils se glorifient ne les empêchent pas de mal placer leurs affections ou leur estime, et c'est encore plus souvent le crime des sociétés entières que des individus qui les composent.

L'intérieur du pays offre peu de villes importantes. Si l'on en excepte Méquinez, que nous avons déjà fait suffisamment connaître, il n'y reste que Tafilet, Tarodant, Fez et Maroc, qui furent anciennement les capitales de quatre principautés plus ou moins étendues.

La province de Tafilet, séparée par l'Atlas du reste de l'empire, fut très-anciennement connue sous le nom de Sugulmesse. C'était une contrée presque sauvage avant que Tessifin, un des premiers rois de Maroc, en eût fait la conquête. Sous ce ciel brûlant, sous ce climat habituellement privé des moindres pluies, un petit nombre d'habitans errans ou sédentaires étaient condamnés à ne vivre que de dattes. On y en comptait, il est vrai, plus de soixante espèces, toutes exquis; mais c'était toujours une nourriture peu agréable, peu abondante.

Sous un nouveau gouvernement qui, quoique oppresseur, était préférable à l'anarchie dont on venait de sortir, les peuples profitèrent des grandes et nombreuses rivières qui traversent le pays pour tenter quelques cultures. Des arrosemens très-multipliés leur procurèrent un peu de blé, un peu d'orge, un peu de riz, un peu de maïs, un peu d'indigo, et plusieurs fruits d'un assez bon goût. Le henné, dont les femmes du Levantiment à teindre leurs pieds et leurs mains, y prospéra, et ses feuilles pilées devinrent dans le commerce un objet de quelque importance.

Tel était l'état des choses lorsque Muley-Ismaël, embarrassé des onze cents enfans blancs ou noirs que lui avaient donné ses femmes ou ses concubines, et n'ayant ni établissement ni occupation à leur donner, prit le parti de les reléguer dans une région séparée du reste de ses états par des montagnes presque inaccessibles. Ils furent dispersés dans quarante villages construits pour leur demeure, et on assigna à chacun d'eux un terrain suffisant pour le faire subsister avec quelque aisance. Les descendans de ces princes proscrits forment maintenant une population de quarante mille âmes. Un commandant éprouvé répond sur sa tête de la conduite de ces mécontents. Pour plus de sûreté le chef de l'empire s'y fait voir quelquefois lui-même avec des troupes plus ou moins nombreuses.

A l'extrémité de l'empire est la province de Sus ou Sous, qui a pris son nom d'une grande rivière qui la traverse. Elle est entourée à l'est et au sud par l'Atlas, et coupée par différentes branches de ce mont superbe. C'est la contrée de la Mauritanie la plus chaude, la plus arrosée, la plus fertile, la plus cultivée. On y recueille des dattes, du riz, de la cire, de l'huile, de l'indigo, du sucre, d'autres productions réservées aux climats les plus favorisés de la nature. Des mines abondantes et variées ajoutent beaucoup à tant d'avantages. Dans son immense étendue se voient de

nombreux Berbers, qui, à l'abri de leurs sourcilleux rochers, ont su conserver leur indépendance; des Chulouhs encore plus multipliés, de temps immémorial asservis à des maîtres plus ou moins barbares; des Arabes errans opprimés par Maroc comme les Chulouhs; plusieurs villes seulement régies par leurs lois municipales; des districts de trente, de quarante, de cinquante lieues de circonférence affranchis de toute redevance, ou n'en payant qu'une fort légère en argent ou en denrées. Tarodant fut autrefois la ville capitale d'un royaume assez florissant. Ses souverains l'avaient peuplée, l'avaient embellie. Des guerres civiles, des guerres étrangères la bouleversèrent trop souvent pour ne pas lui causer de très-grandes pertes. Cependant ses prospérités ne cessèrent entièrement qu'à l'époque où, passée sous un joug étranger, elle ne fut plus que la frontière de l'état du côté de la Nigritie.

Fez fut la première cité que les Arabes élevèrent dans la Mauritanie. Elle régna bientôt sur les campagnes qui l'entouraient, et avec le temps sur toute l'Afrique septentrionale. Les hommes avides de fortune qui, à cette époque, voulaient aller partager les dépouilles de l'Espagne, se réunissaient la plupart dans son sein ou sur son territoire. L'assemblage de tant d'aventuriers mécontents de leur destinée, et qui aspiraient à un changement de situation, devint peu à peu le

foyer d'une corruption sans bornes. Le désordre fut poussé si loin que les jeunes gens habillés en filles se glissaient publiquement, même au milieu du jour, dans les bains des femmes; que sous le même vêtement ils couraient les rues durant la nuit pour attirer l'étranger dans leurs maisons et s'y livrer avec lui au commerce que la nature repousse ou doit repousser avec le plus d'horreur. Les lois étaient malheureusement alors impuissantes contre ces excès. On vivait dans l'anarchie; un usurpateur en chassait un autre; c'étaient tous les jours de nouvelles révolutions. Le calme se rétablit enfin, et cependant les mauvaises mœurs continuèrent. Elles furent même en quelque manière autorisées, puisqu'on les fit tourner au profit du fisc.

A cette époque les musulmans d'Espagne, privés des secours qu'ils avaient jusqu'alors reçus d'Afrique, fuyaient devant les chrétiens, et se voyaient dépouiller successivement des provinces qu'ils avaient autrefois envahies. Les plus fiers de ces Arabes maurès, dédaignant d'avoir pour maîtres des hommes qu'ils étaient accoutumés à mépriser, se réfugièrent à Fez. Leur nombre augmenta beaucoup à la perte de Grenade, et encore plus lorsqu'en 1609 ils se virent généralement proscrits par le faible et superstitieux Philippe. Ils portèrent dans leur nouvelle patrie un certain esprit de société, le désir de jouissances nouvelles, un commencement de goût

pour les bonnes études, l'art de préparer le maroquin, plusieurs manufactures de laine, de soie, de poil de chèvre, et quelques autres branches d'une industrie utile.

Fez fut originairement l'école où les jeunes gens de toute l'Afrique septentrionale allaient se former à la politesse, aux arts et aux lettres, commencer ou finir leur éducation. Des guerres civiles rarement interrompues lui firent perdre cet avantage. Ses nouveaux citoyens le lui rendirent, autant que l'éloignement pour les connaissances utiles ou agréables qui était devenu général dans la Barbarie entière pouvait le permettre. Ce qu'en ce genre il lui était impossible de recouvrer fut remplacé par un commerce plus étendu. Ses ateliers fournirent à tout le luxe que la Mauritanie pouvait ou osait se permettre.

Le vieux Fez est situé dans un vallon assez profond, sur les deux bords d'une rivière très-tortueuse. L'air en est trop constamment humide pour être très-sain. Ce que quelques voyageurs ont dit de la magnificence de ses hôpitaux, de ses collèges, de ses édifices publics n'eut jamais aucun fondement. La mosquée de Carcebin y est le seul monument digne d'attention. Les coteaux qui la dominant furent autrefois couverts d'habitations champêtres fraîches et riantes. Les troubles civils n'y ont laissé que ce qu'ils ne pouvaient pas détruire, des sites heureux, des jardins fertiles, des eaux abondantes.

A un mille du vieux Fez, dans une plaine susceptible des plus riches cultures, est le Fez nouveau. Ce fut un prince de la dynastie des Benimerinis qui en fut le fondateur. Ses successeurs y élevèrent de vastes palais, qui quelquefois sont occupés, et qui plus souvent ne le sont pas. On voit quelques familles maures dans cette ville; mais les juifs en forment la principale population.

Maroc, maintenant le chef-lieu de l'empire, fut élevé dans le onzième siècle, à vingt lieues de la mer, et à vingt-cinq ou trente milles de l'Atlas, au milieu d'une vaste plaine arrosée par quatre rivières, et couverte de palmiers ou d'oliviers. Ses souverains ne tardèrent pas à devenir puissans, et purent enrichir leur capitale des dépouilles de l'Afrique et de l'Espagne. Les murs antiques et assez bien conservés, qui l'entourent encore, font juger qu'au temps de ses plus grandes prospérités elle dut compter trois cent mille âmes.

Des prairies, des vergers, des champs, des ruines ont remplacé ce que le goût arabe avait pu rassembler de monumens. L'histoire attribue ces grands désastres aux sièges longs et meurtriers que la ville eut à soutenir, aux révolutions répétées qui la faisaient passer sans cesse d'une domination à l'autre, à la tyrannie suivie de ses maîtres, toujours avides et toujours sanguinaires; aux caprices de ses despotes, qui

portèrent ailleurs leur cour et leurs tribunaux; enfin à la peste de 1678, qui coûta, dit-on, à la Mauritanie trois ou quatre millions d'habitans, et à Maroc presque tous les siens.

Mouley-Mohammed a bien pu déblayer quelques décombres, réparer quelques pavillons, déterrer quelques sources perdues, embellir quelques jardins, tracer quelques allées d'orangers, convertir en casernes quelques bâtimens délabrés; mais il ne lui a pas été possible, il ne sera possible à aucun de ses successeurs de redonner à la cité impériale ce qu'elle eut de splendeur et de dignité.

Outre les grandes villes dont on vient de parler, il y en a dans l'intérieur des terres deux ou trois petites qui peuvent mériter quelque attention. Ce sont celles qui furent plus ou moins anciennement bâties par des personnages vertueux et réputés saints. Elles ne paient aucun impôt, sont un terme de pèlerinage, reçoivent journellement des offrandes, et sont devenues avec le temps un lieu d'asile pour les malfaiteurs. Les zaviés ou refuges sont inconnus en Turquie, où la doctrine de Mahomet s'est assez purement conservée; mais ils se sont multipliés en Égypte, dans la Barbarie et principalement dans la Mauritanie, remplies de pratiques minutieuses. C'était autrefois une barrière que les gouvernemens, tout absolus qu'ils étaient, ne se seraient pas permis de franchir. Seulement dans

quelques occasions extraordinaires défendaient-ils qu'on donnât à manger ou à boire au criminel pour le réduire à la nécessité de sortir de sa retraite. Les derniers souverains, moins superstitieux ou plus avides, ont hardiment franchi les bornes qui avaient arrêté leurs prédécesseurs. Si les zaviés ont trop souvent soustrait des scélérats à la sévérité des lois, ils ont quelquefois aussi préservé les gens de bien des caprices du despote.

Nous ne dirons rien d'un assez grand nombre de châteaux fermés, mais la plupart sans artillerie, ordinairement occupés par les commandans de province. C'est une précaution qui a paru nécessaire et suffisante pour mettre les agens d'un gouvernement toujours oppresseur à l'abri des fureurs populaires, que des vexations constamment répétées ne cessent jamais de renouveler.

L'empire entier est constamment trop opprimé pour que les provinces qui le forment aient à faire beaucoup d'échanges. Ceux qu'elles osent même se permettre n'ont guère lieu que dans les foires, où la publicité peut en imposer à un despotisme qui veut encore conserver quelques apparences de justice. Le plus renommé de ces grands marchés se tient sur les bords du Sahara, à Tata. On y voit accourir le nègre avec son or et ses esclaves; l'habitant du désert, des montagnes, de la plaine, avec ses chevaux, ses mou-

tons, ses chameaux, ses bœufs, ses dattes, ses grains et ses peaux; le Maure manufacturier avec les ouvrages sortis de ses ateliers; le juif avec les productions de l'Europe et de l'Asie qu'il peut espérer de vendre. Ce mouvement rapide dure une semaine. Il commence quarante jours après que le pèlerinage de la Mecque est terminé, époque de l'immolation des victimes.

On n'ignore pas que c'est une solennité remarquable chez les musulmans. Au lever du soleil et avec un appareil imposant sont sacrifiés dans toutes les régions soumises à l'Alcoran un nombre infini d'animaux dont les membres, plus ou moins morcelés, doivent être distribués aux pauvres. Tout homme, qu'il soit ou ne soit pas attaché au service des autels, est en droit d'égorger l'holocauste. La seule formule nécessaire est de dire en enfonçant le couteau dans le cœur de l'animal, *Au nom de Dieu.*

L'action du commerce avec l'intérieur de l'Afrique, qu'on doit présumer avoir été fort vive du temps des Carthaginois et après eux, est maintenant très-languissante. Elle se réduit à deux faibles branches.

La caravane qui part tous les ans de Fez pour la Mecque n'est pas si entièrement occupée de ses devoirs religieux qu'elle ne songe aussi à sa fortune. La plupart de ceux qui la composent chargent leurs chameaux des marchandises du pays qu'ils espèrent vendre avec avantage dans